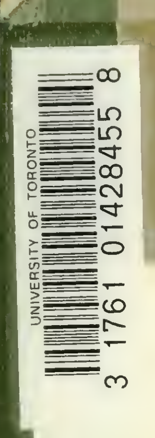
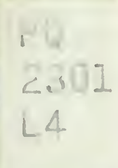


Léher, M. J. A.
La philosophie de
Victor Hugo



LA PHILOSOPHIE

DE

VICTOR HUGO

PAR

M.-J.-A. LÉHER

Professeur de philosophie au collège d'Autun

2e ÉDITION



PARIS — CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

POITIERS — 30, RUE DE LA REGRATTERIE, 30

1885


LIBRAIRIE E.
LIVRES D'ÉRUD
HISTOIRE LITTÉRA
PHILOLOGIE
8, rue Verdaine, GEN

LA PHILOSOPHIE

DE

VICTOR HUGO

LA PHILOSOPHIE

DE

VICTOR HUGO

PAR

M.-J.-A. LÉHER

Professeur de philosophie au collège d'Autun



PARIS | POITIERS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES | 30, RUE DE LA REGRATTERIE, 33



LA PHILOSOPHIE

DE

VICTOR HUGO

Mesdames, Messieurs, Chers élèves (1),

Il m'avait semblé qu'un devoir s'imposait à moi dans ce discours, celui de montrer que j'avais tenu à faire connaissance avec votre antique cité, à étudier son passé glorieux, à savoir les noms de ceux de ses enfants qui lui ont valu sa juste célébrité. Aussi j'a-

(1) *Ceci devrait être un discours de distri-*

vais compté louer aujourd'hui devant vous quelqu'un d'entre les hommes illustres qui sont nés à Autun. Mais au moment même où je commençais ma tâche, un immense deuil envahissait la France : celui qui était notre plus grande gloire littéraire, qui remplissait et résumait son siècle, celui que toutes les nations eussent voulu revendiquer comme un des leurs (car il était un de ces génies qui semblent devoir appartenir à l'humanité tout entière), Victor Hugo venait de mourir. Tous se sont réunis pour pleurer notre grand poète, toutes les nations se

bution de prix, mais certaines modifications qu'il a dû subir, relativement à l'impression, m'interdisent de le présenter comme tel. Aussi je prie le lecteur d'y voir seulement une esquisse légère et hâtive sur Victor Hugo.

sont inclinées devant le cercueil de celui qui, grand jusqu'à la fin, n'avait pas subi, malgré son âge avancé, ce refroidissement qui tombe sur l'imagination avec les années. Si effacé que soit mon rôle, j'ai voulu apporter, moi aussi, mon hommage à l'immortel écrivain dont les ouvrages apprennent à penser, à croire et à aimer. Ne vous étonnez donc pas si, au lieu de parler de votre ville, je viens vous entretenir de la philosophie de Victor Hugo.

C'est au XVIII[e] siècle seulement et avec Voltaire qu'apparaît dans notre littérature le poète vraiment philosophe. A cette époque, l'art cesse d'être une région étroite et fermée, l'écrivain vit de la vie de tous ; son œuvre, reflet des pensées et des préoccupations qui agitent ses concitoyens, dit

ce que tous sentent ou devraient ressentir. Il traite les mêmes questions que les philosophes, mais avec cet avantage, qu'il n'est pas lié à un système, à un enchaînement forcé de propositions quelquefois lourd à porter; il a, au contraire, la pleine indépendance de sa pensée, et c'est ce qui fait sa force. Tandis que la philosophie théorique ou plutôt les traités philosophiques ne sont accessibles qu'à un petit nombre d'hommes ayant fait des études spéciales, lui s'adresse à la multitude qui l'écoute avec plaisir parce qu'il ne lui demande aucune peine, aucun effort, et ses œuvres variées, drames, romans, poésies offrent, par leur diversité même, des moyens d'action incomparables pour la pénétration des âmes; elles vont au loin

porter la fécondation intellectuelle dans tous les esprits. Le poète, selon Victor Hugo, a « charge d'âmes ». De même que les grands prophètes bibliques, les Isaïe, les Ezéchiel, qui dans son livre sur *William Shakespeare* sont qualifiés de génies, il doit marcher devant les peuples comme une lumière et leur montrer le chemin qui conduit à tous les principes d'ordre et d'honneur :

Le poète en des jours impies,
Vient préparer des jours meilleurs.
Il est l'homme des utopies;
Les pieds ici, les yeux ailleurs.
C'est lui qui, sur toutes les têtes,
En tout temps, pareil aux prophètes,
Dans sa main où tout peut tenir,
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue
Comme une torche qu'il secoue,
Faire flamboyer l'avenir.

Il est l'écho d'une parole, celle de Dieu; il a pour mission de servir les peuples, d'être leur éducateur, et de les aider à se relever dans les moments d'abaissement. Les grands esprits sont faits pour être utiles à quelque chose; si l'art pour l'art est beau, l'art pour le progrès est plus beau encore, « le génie n'est pas fait pour le génie, il est fait pour l'homme »; le poète doit « entrer en passion » pour le vrai, pour le bon, pour le juste, chanter l'idéal, aimer l'humanité, croire au progrès. Moral par le fond, littéraire par la forme, populaire par la forme et le fond, il doit livrer à chacun sa façon de comprendre la vie, « ce qui est une philosophie » suivant Gœthe. Il doit enseigner à tous ce qu'il pense de l'existence, l'emploi

qu'on en peut faire, le rapport de notre être fragile à l'universalité des choses, ce qu'il est possible à la créature finie de savoir du problème insondable de l'infini. Il doit se demander pour eux le sens de ces trois mots : Dieu, Nature, Humanité. « La religion, la société, la nature, telles sont, nous dit Victor Hugo, les trois luttes de l'homme. Ces trois luttes sont en même temps ses trois besoins ; il faut qu'il croie, de là le temple ; il faut qu'il crée, de là la cité ; il faut qu'il vive, de là la charrue et le labour. Mais ces trois solutions contiennent trois guerres. La mystérieuse difficulté de la vie sort de toutes les trois. L'homme a affaire à l'obstacle sous la forme superstition, sous la forme préjugé, sous la forme élément. Une

triple fatalité pèse sur nous, la fatalité des dogmes, la fatalité des lois, la fatalité des choses. »

*
* *

Victor Hugo a célébré tour à tour dans son œuvre immense les divers attributs dont notre imagination revêt la divinité; il a chanté l'un après l'autre les différents aspects sous lesquels Dieu se manifeste à nous. Dans les *Odes et Ballades*, l'inspiration est catholique, c'est le Dieu des chrétiens, c'est le Dieu de David, et certaines strophes rappellent les accents des psaumes :

Mais que le juste pense aux forfaits de nos pères,
Et qu'il songe à son Dieu mourant.
Le Seigneur veut parfois les triomphes du vice;

Il veut aussi, dans sa justice,
Que l'innocent verse des pleurs.
Souvent, dans ses desseins, Dieu suit d'étranges
[voies,
Lui qui livre Satan aux infernales joies,
Et Marie aux saintes douleurs.

On peut citer à ce point de vue *Quiberon*, *Louis XVII*, *l'Ode à Lamartine*, *le Baptême du duc de Bordeaux*, *la Harpe et la Lyre*, *le Sacre de Charles X*, l'ode sur *Bonaparte*,

Cet homme ignorant Dieu qui l'avait envoyé,

et enfin *Vision* où le Seigneur, juge inexorable, condamne le XVIIIe siècle. Le Dieu des *Feuilles d'automne*, des *Chants du crépuscule*, des *Voix intérieures*, des *Rayons et des Ombres*, celui qu'on loue dans la *Prière pour tous*, est le Dieu des petits et des

humbles, le protecteur des faibles. Sa bonté parle au cœur, il est là tout le jour pour servir et consoler l'homme, et le soir, au moment du repos, il aime à entendre les prières de l'enfance, de ceux qui ne savent encore ni offenser ni tromper. Ailleurs, dans l'une de ses œuvres, le Dieu qu'il invoque est celui qui venge la justice offensée, qui poursuit de son *châtiment* le crime violateur des lois et que la conscience réclame impérieusement si la morale n'est pas dérisoire. Enfin, dans les *Contemplations*, c'est le Dieu des affligés, celui qui frappe on ne sait pourquoi, impénétrable dans ses mystérieux desseins, mais qui veut qu'on se résigne, qu'on s'incline devant sa volonté toute-puissante; il faut que l'homme dans la tristesse et

la souffrance, conservant la raison et l'espoir, bannissant les doutes et les murmures, se soumette à lui et s'écrie avec le poète :

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut
[croire;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé.

Ce Dieu que le poète a célébré tour à tour sous ses différents aspects, quelle idée s'en fait-il théoriquement? Quels rapports avons-nous avec lui? Jusqu'à quel point pouvons-nous le connaitre? Victor Hugo, comme l'a dit un de ses biographes, n'a point la foi telle que l'entendent et la comprennent les ministres de n'importe quelles religions. Toutes, au contraire, lui semblent amoindrir le rêve que

l'homme se forme de l'Être infini en contemplant la nature; elles en sont une diminution; elles portent atteinte à sa grandeur et à sa majesté. Pour lui, les dogmes sont trop étroits, pour sa grande âme ils ne font que limiter l'infini. Aussi ne veut-il pas d'intermédiaire entre Dieu et lui; il trouve que la conscience n'a pas besoin de demander conseil aux hommes. Dieu est pour elle toujours visible de toutes parts; il manifeste sa présence par une immense clarté, qui,

Jamais ne s'interrompt et ne pâlit jamais.

Il ne rejette pas la prière; il disait à ses familiers : « Je remercie Dieu tous les jours de la grâce qu'il m'accorde de pouvoir employer utilement mes années à travailler pour le bonheur

de l'humanité. » Nous en savons peu sur l'Être infini, malgré les efforts des penseurs; mais ce peu, il faut s'en contenter :

Le peu que nous savons tient au peu que nous [sommes.

Croire en lui, savoir qu'il est foi et espérance, là s'arrête notre science à son égard ; vouloir en connaître davantage, chercher à saisir son essence, sa loi, son pouvoir. c'est folie. la pagination de l'infini nous échappe; essayer de borner le réel, c'est risquer d'adorer l'ombre. Tout prouve à l'âme que Dieu existe :

Idéal, absolu, devoir, raison, science,

tout cela, c'est lui. Nous le sentons dans le fourmillement universel de la

création ; mais nous ne pouvons qu'affirmer son existence et non la définir :

Il est, mais nul cri d'homme ou d'ange, nul effroi,
Nul amour, nulle bouche humble, tendre ou superbe
Ne peut balbutier distinctement ce verbe.

Il faut que l'homme, dans son impuissance et sa faiblesse,

Renonce, ver de terre, à créer le soleil.

*
* *

Deux voix étranges, inouïes, sans cesse renaissant et sans cesse évanouies,

Qu'écoute l'Éternel durant l'éternité,

vibrent au cœur de l'homme,

L'une, disant : NATURE ! *et l'autre* HUMANITÉ !

La nature, c'est pour Victor Hugo le

grand livre où chacun doit lire et méditer. Il aime à s'isoler au milieu d'elle, car c'est par elle que le cœur s'éveille. Il aime les bruits de l'Océan, la montagne, les grands chênes dans la forêt, le ruisseau murmurant, la lumière glissant sur les lacs, l'azur, le rayonnement des vastes horizons, les soleils couchants, les cieux étoilés. les larges clairs de lune. le mystère des bois, la verdure et les nids : « Nul, d'ailleurs, comme il le dit lui-même, ne se dérobe au ciel bleu, aux arbres verts, à la nuit sombre. au bruit du vent, au chant des oiseaux. » C'est dans l'universalité de la nature que se traduit l'infinité du Créateur. Pour féconder le monde vivant d'images et de pensées qui s'agite en lui, le poète doit l'échanger sans cesse

avec le monde visible qui l'entoure et mêler son âme à la création. De là cet appel aux penseurs :

Allez et répandez vos âmes sur les cimes,
Sur les sommets de neige en butte aux aquilons,
Sur les déserts pieux, où l'esprit se recueille,
Sur les bois que l'automne emporte feuille à feuille,
Sur les lacs endormis dans l'ombre des vallons.

Il faut qu'ils se laissent pénétrer de toutes parts par la nature, car c'est elle qui échauffe l'esprit et l'entraîne aux plus hautes conceptions.

Cette nature, nous avons deux façons de la concevoir bien différentes l'une de l'autre; toutes deux se retrouvent dans l'œuvre de Victor Hugo. Tantôt nous l'aimons, parce que nous voyons en elle la nourricière et la bienfaitrice de l'humanité, puisqu'elle fournit à tous les besoins de l'homme.

Elle est l'instrument de toute civilisation, ses forces domptées aident à nos progrès, elle nous livre sans cesse quelque chose des ressources infinies qu'elle recèle dans son sein. Nous l'aimons aussi parce que, projetant en elle nos pensées, nous lui prêtons les sentiments qui nous agitent; elle semble partager nos joies et cela les agrandit, les rend plus douces. Il est des jours où elle a pour nous des tendresses inexprimables; alors tout tressaille en nous voyant,

Les astres sont plus purs, l'ombre paraît meilleure,

un long regard d'amour sort des choses et des êtres,

De l'ombre, de l'azur, des profondeurs, des cimes,
De la fleur, de l'oiseau chantant, du lac muet.

D'autres fois, et c'est la seconde

conception, la nature nous fait peur, elle nous cause je ne sais quel effroi, son immensité nous écrase. C'est l'impression produite ordinairement sur nous par ces grandes scènes qui engendrent l'idée du sublime. Nous nous sentons bien supérieurs à elle, car elle ne pense pas et nous pensons, mais nous n'en sommes pas moins dominés par la grandeur des forces matérielles : alors pèse sur nous, êtres petits et chétifs, ce que le poète dans la préface des *Travailleurs de la mer* appelle la *fatalité des choses*. Puis son inertie nous révolte, elle voit les plus grands crimes sans frémir et sans s'irriter. Immobile et muette, semblable à une Isis voilée ou à un sphinx impénétrable, elle reste toujours impassible; elle supporte le méchant, lui vient en

aide et lui fournit ses trésors comme au bon. Enfin, c'est une grande oublieuse, elle ne garde pas longtemps notre souvenir, elle se plaît à effacer nos traces, et lorsque après quelques années d'absence nous revoyons les lieux que nous avons habités et qui nous sont chers, tous les vestiges de notre passage ont souvent disparu. C'est l'impression que ressentira le poète quand, longtemps après l'avoir quitté, il visitera le jardin des Feuillantines où s'est écoulée son enfance. C'est le même sentiment qui, dans la *Tristesse d'Olympio*, lui arrachera cette strophe mélancolique :

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés.

*
* *

Quelques poètes ont eu, presque autant que Victor Hugo, l'intuition de la nature telle que nous venons de la décrire. D'autres, Lamartine par exemple, ont ressenti, peut-être plus que lui, l'impression de la divinité; mais nul ne fut plus que lui l'apôtre de l'humanité et le philosophe du progrès; aucun ne prêcha davantage l'amour de ses semblables, ni ne chercha à se rendre utile à un si haut degré. C'est ce qui a rendu son nom populaire et lui a conquis l'affection des illettrés eux-mêmes, d'hommes incapables de lire ses œuvres et de les comprendre. Lui, le poète des amateurs et des raffinés, il a eu des vers pour les humbles et les déshérités, il n'a jamais cessé d'écrire en faveur des faibles et des maudits. En toute cir-

constance, il a toujours prêché la pitié qui est, comme il le dit, le grand flambeau qui doit éclairer l'humanité :

Un ange vit un jour les hommes dans la nuit ;
Il leur cria du haut de la sereine sphère :
« Attendez ; je vous vais chercher de la lumière. »
Il revint apportant dans sa main la pitié.

Il plaint tous les misérables, les grands comme les petits, non seulement les opprimés, mais aussi l'oppresseur, peut-être encore plus malheureux que ceux qu'il opprime. Dans un livre fameux, il ira jusqu'à demander pardon pour les tyrans que nous couvrons d'un mépris juste et mérité. Montrant que leurs âmes avaient été créées par Dieu généreuses et pures, que ce sont les flatteurs qui les ont corrompues et avilies, l'adulation qui les a ternies, que c'est la faute des

hommes, car si on leur eût fait connaître le vrai, elles n'eussent pas été des âmes de bourreaux, de monstres, de damnés; il force chacun de nous à s'écrier avec lui :

J'ai pesé les forfaits, j'ai dédoré les noms,
Et frémissant, j'arrive à ceci : Pardonnons.

Enseignant qu'il y a un peu de mal dans les meilleurs, et presque toujours un peu de bien dans les pires, il a cherché à inspirer aux mauvais l'espérance, et l'indulgence aux bons. Il a montré qu'il n'y avait pas un être, même parmi les plus dégradés, qui n'eût au cœur quelque bon sentiment capable de le réhabiliter à un moment donné, ou au moins de nous inspirer de la compassion pour lui. Pour obtenir la pitié en faveur des déclassés

que la faim, le besoin, la mauvaise éducation poussent au bagne, il a écrit son grandiose roman *les Misérables*, protestation généreuse à l'égard de ceux pour lesquels, par le fait des lois et des mœurs, la civilisation crée une damnation sociale. Il intercéda toujours pour les proscrits et les exilés, sachant d'ailleurs par lui-même combien l'exil est impie, et quelles sont hors de sa patrie les souffrances du banni. Il fut toujours « un grand passionné de justice, un grand affamé d'amour ». On sait qu'il ne vit jamais un échafaud sans demander grâce, et que bien des condamnés lui durent la vie. Contre la peine de mort il publia le *Dernier jour d'un condamné*, il publia *Claude Gueux*. Il conseilla toujours la clémence, qui pour lui n'est

d'ailleurs que la justice véritable, la justice pleine et entière, et nous ne pouvons nous empêcher de citer ici, quoiqu'elles contiennent peut-être un peu d'exagération, les belles paroles du poète sur les rapports de la clémence et de la justice : « La clémence n'est autre chose que la justice plus juste. La justice ne voit que la faute ; la clémence voit le coupable. A la justice, la faute apparaît dans une sorte d'isolement inexorable : à la clémence, le coupable apparaît entouré d'innocents ; il a un père, une mère, une femme, des enfants, qui sont condamnés avec lui et qui subissent sa peine. Lui, il a le bagne ou l'exil ; eux, ils ont la misère. Ont-ils mérité le châtiment ? non. L'endurent-ils ? oui. Alors la clémence trouve la justice

injuste. Elle s'interpose et elle fait grâce. La grâce, c'est la rectification sublime que fait à la justice d'en bas la justice d'en haut. »

Zélé partisan du progrès, poursuivant le bonheur de ses semblables de toutes ses forces, notre grand poète eut naturellement au cœur ce rêve toujours caressé des penseurs, ou plutôt cette réalité lointaine qu'ils appellent de tous leurs vœux, le règne de la fraternité humaine, l'abolition de toute guerre, l'union de tous dans le grand tout de l'humanité. Mais à ce sentiment il ne sacrifia pas, comme le font malheureusement quelques-uns, la plus sainte de toutes les affections, celle qui doit passer avant toutes les autres, l'amour de la patrie; il se dévoua, au contraire, toujours pour

son pays. On sait quelle fut sa conduite durant la funeste guerre, quand, après dix-neuf ans d'exil, il rentra parmi nous. Il adresse d'abord une proclamation aux Allemands, les conjurant de ne pas diviser l'Europe unie pour le progrès, et de ne pas, en continuant à combattre la France, remplir le rôle de la barbarie décapitant la civilisation. Puis, voyant ses paroles de conciliation inutiles, et ses efforts pour amener la concorde repoussés par les ennemis, il demande à tous les Français de s'unir contre l'oppresseur et lance un appel aux armes sublime : « Que toutes les communes se lèvent ! Que toutes les campagnes prennent feu ! Que toutes les forêts s'emplissent de voix tonnantes ! Tocsin ! tocsin ! Que de chaque maison

il sorte un soldat, que le faubourg devienne régiment ; que la ville se fasse armée.... Cités, cités, cités, faites des forêts de piques, épaisissez vos baïonnettes, attelez vos canons, et toi, village, prends ta fourche. On n'a pas de poudre, on n'a pas de munitions, on n'a pas d'artillerie? Erreur! on en a. D'ailleurs les paysans suisses n'avaient que des cognées, les paysans polonais n'avaient que des faux, les paysans bretons n'avaient que des bâtons. Et tout s'évanouissait devant eux! Guerre ou honte! Qui veut peut. Un mauvais fusil est excellent quand le cœur est bon. » Lui-même, enfermé dans Paris, paya de sa personne, abandonnant en outre la propriété de ses œuvres en faveur des combattants et des blessés. Élu

député au mois de février 1871, il fut de ceux qui votèrent la guerre à outrance, disant qu'il n'y avait pas à choisir entre le désespoir avec la gloire ou le désespoir avec la honte, la guerre désespérée ou la paix plus désespérée encore. Parlant de la paix qu'on nous imposait, il s'écria : « Je ne la voterai point, parce qu'une paix infâme est une paix terrible,.... une telle paix ce n'est plus la guerre, soit, mais c'est la haine. »

C'est que s'il voulait ardemment hâter l'heure si impatiemment attendue :

De ce grand lendemain l'humanité meilleure,

s'il désirait, ce que souhaitent tous les penseurs, voir arriver l'instant où les hommes ne se dévoreront plus

entre eux, il savait aussi, comme il l'écrivit aux humanitaires qui le priaient d'assister aux congrès pour la paix universelle, à Genève et à Lausanne, que la paix ne se décrète pas, pas plus qu'on ne décrète l'aurore. Elle est une résultante ; si elle n'est pas possible aujourd'hui, elle arrivera demain, quand la réalité sociale et la conscience humaine seront en équilibre, quand l'ascension du droit fera de la probité de chaque homme une sorte de patrie intérieure. Le philosophe tout attristé est forcé de constater avec douleur l'enchaînement des faits, leur nécessité, leur fatalité. Le mieux, pour l'humanité, c'est toujours l'avenir et jamais le présent. Mais il sait que ce mieux se réalise de siècle en siècle ; le progrès est indéfini et

continu, chaque génération profite du travail des générations précédentes et la civilisation grandit d'âge en âge. Victor Hugo garda toujours au fond du cœur cette pensée consolante. Pour lui, les siècles ont chacun leur tâche. Le XIXe a eu pour loi d'achever la révolution française et de commencer la révolution humaine qui devrait s'achever dans le XXe. Ce siècle sera le vôtre, enfants qui m'écoutez. Je ne viens pas vous affirmer qu'il réalisera toutes les espéranees de Victor Hugo et que vous verrez la fin des maux qui accablent l'humanité. Dieu seul connaît l'avenir, et les poètes rêvent toujours l'homme plus grand et meilleur qu'il n'est. Mais ce que je puis vous dire, c'est qu'il vous appartient de conserver intact le religieux

amour de l'humanité qu'ont eu les grands hommes de notre siècle et qui constitue l'apostolat. La plus noble ambition de l'homme, vous ne l'oublierez pas, doit être d'accroître l'héritage de l'homme. Toutes nos pensées, toutes nos veilles doivent avoir pour but de rendre cette vie plus sûre et plus brillante. C'est là l'inspiration, le vœu, le cri de la nature. Suivons cette route que les plus grands hommes nous ont tracée, la route du progrès.

1192.— Poitiers Imp. G. Guillois, rue Victor-Hugo.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 30 10 02 003 3